

ROBERT WALLIS

PASSIONS
ET MALADIES

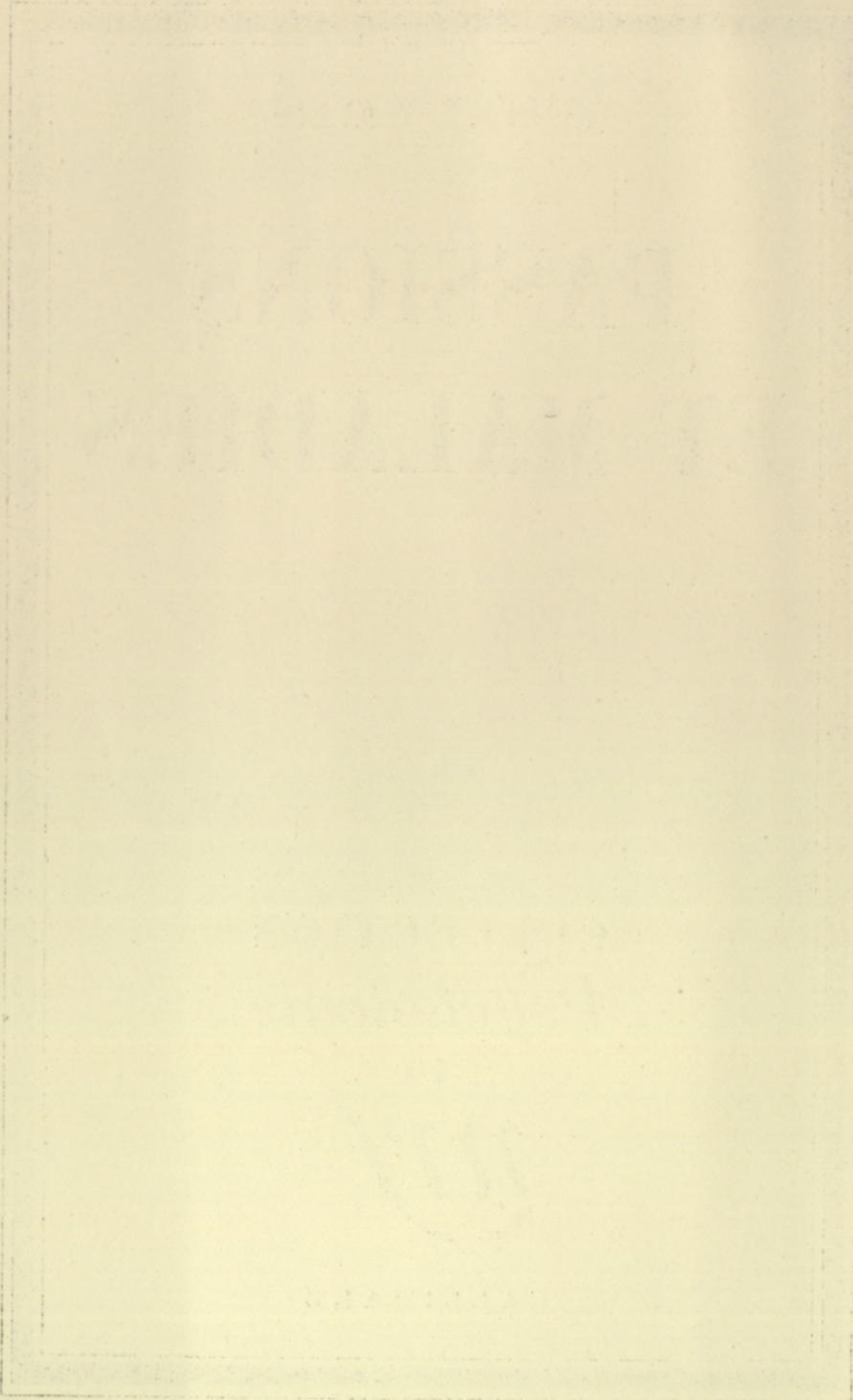
COLLECTION

Psychologie

10

nrf

GALLIMARD







*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1950.*

Tous les cas dont il est question ci-après ont pour base des faits réels, mais ils ont été reconstitués. Si bien que toute ressemblance avec des personnes vivantes serait purement accidentelle.

INTRODUCTION

L'homme ne peut chercher la santé ou le bonheur s'il cache à ses propres yeux sa vraie nature. S'il agit de la sorte (et la plupart des hommes agissent ainsi), il peut bien chercher, mais il ne peut pas les trouver : ce qu'il trouvera alors, c'est la maladie et la douleur.

Ce livre a pour but précisément de montrer que sans le savoir l'homme joue sans cesse à « cache-cache » avec la vérité, c'est-à-dire avec la vraie nature de ses instincts. Ce faisant, il détruit sa santé et ses possibilités de bonheur par des causes internes, inhérentes à son attitude dans la vie, bien plus souvent que ne le font les vraies maladies provoquées par des germes extérieurs ou les vraies infortunes venues du dehors.

En d'autres termes, l'homme malade ou malheureux est bien souvent responsable de sa maladie ou de sa détresse et c'est à tort qu'il accuse le sort. Bien souvent, il est un homme bien portant qui s'ignore et qui s'ignore au point de provoquer, d'entretenir ou d'aggraver la maladie dont il souffre par ses craintes mêmes.

A ses yeux, la maladie est une excuse, à notre point de vue, la maladie l'accuse de vouloir ruser avec la vérité, sa vérité. Quelle est cette vérité, réduite à ses termes originaux et essentiels? L'homme est un être instinctif, bien avant et bien davantage qu'il n'est un être rationnel ou social.

De la même manière que la santé physique dépend du libre développement des instincts attachés à la constitution du corps (respiration, faim, soif) ou à sa reproduction (sexe), de la même manière le bonheur, sorte de santé émotionnelle, dépend du libre déroulement des instincts attachés à l'exécution des mêmes besoins précédents ; et cela par le sentiment, non plus de nécessité, mais de plaisir, attaché cette fois à leur exercice. C'est par ce plaisir en effet que s'établissent secondairement les instincts dits de relation entre la personne et le monde des choses ou des autres hommes. C'est ce plaisir qui fait qu'en un mot l'individu se situe par rapport à la réalité extérieure et se mesure dans la proportion où il réagit à ses propres activités. En ce sens, se mesurer, se construire et se connaître, constituent une seule et même chose : la santé morale.

Dans l'un et l'autre cas, celui de la santé physique comme celui de la santé morale, l'ajustement à la vie n'est pas une chose fixe, mais nécessite pour chacun et à tout moment une tendance et une adaptation vers un équilibre. Équilibre instable s'il en est, puisque cette instabilité constitue la vie même, en opposition à ce qui se passe pour la matière inanimée, et puisque les hommes, par leur système nerveux hautement développé et spécialisé, apparaissent dans l'échelle animale comme particulièrement excitable et donc perturbable, du fait de la sensibilité même de leurs antennes nerveuses sélectives.

En fait, c'est probablement cette sensibilité et cette excitabilité extrêmes du système nerveux de l'homme qui permettent sa fragilité d'équilibration et favorisent la perfection de son adaptation.

Mais que vienne à être interrompue, par une fixation organique ou par une fixation émotive, cette perpétuelle oscillation autour de la position d'équilibre qui permet le libre jeu des instincts et conditionne la santé, aussitôt la maladie apparaîtra.

En ce sens, la maladie peut être considérée comme

une immobilisation ou comme une réaction anormalement irréversible venant interrompre le jeu de la perpétuelle adaptation vitale instinctive, et la souffrance ne serait alors que le fait de la tension instinctive accumulée, empêchée dans son activité et par là amputée de sa satisfaction, privée de son acte.

Les observations rapportées dans ce livre prouvent qu'il en est bien ainsi. Elles démontrent également que, contrairement à ce que l'on croyait autrefois, l'homme pâtira moins souvent d'un déséquilibre purement physique qu'il ne souffrira d'une rupture d'équilibre émotionnel. Entre ces deux équilibres, le physique et l'émotionnel, le dernier apparaîtra comme le plus vulnérable. Rarement son atteinte reste du reste isolée, presque toujours le cœur entraîne le corps à sa suite dans la souffrance, ce qui produit une inhibition plus complète du jeu des instincts et une altération surtout plus permanente de la santé.

Le terme émotion veut dire mouvement. Que celui-ci se fixe et s'anéantisse ou s'hypertrophie sur place et devienne passion, les suites sont analogues et peuvent être aussi dangereuses : la mort d'un amour ou la naissance d'une haine peuvent avoir pour le corps comme pour le cœur des suites semblables. En effet, l'angoisse qui sous-tend et immobilise ces deux variétés de sentiments peut cependant être identique dans son intensité instinctive. Or, il apparaît que, même pour des sentiments en apparence opposés, ce soit cette quantité d'un état instinctif dévié de son cours bien plus souvent que la qualité même des sentiments qui constitue l'élément perturbateur et qui provoque tantôt un désir de compensation dans le remords, la jalousie, la colère, la vengeance ou même le crime, et tantôt un besoin équivalent de s'échapper dans une souffrance organique : migraines, nausées, palpitations, diarrhée, impuissance.

Qu'elles soient morales ou physiques, nous ne parlons ici que d'échappatoires maladives dans la réalité commune, elles peuvent s'associer ou se succéder, alterner

suivant les circonstances, et se combiner suivant les personnalités, bien plus que suivant les sentiments provocateurs.

Mais, dans d'autres cas, certains individus préfèrent se réfugier dans la névrose, c'est-à-dire chercher un abri dans une réalité propre qu'ils se sont construite sur mesure, suivant les besoins de leur cause, réalité consolatrice, satisfaisante, et même logique pour eux-mêmes, mais qui, vue de l'extérieur, semble illogique, paradoxale, irréaliste, aliénée (au sens propre de ce dernier terme qui veut dire : étranger, fou).

Entre la santé et la maladie, entre l'équilibre et la névrose, il existe donc des transitions insensibles bien plus que des oppositions fondamentales. Il en est de même aussi du bonheur et du malheur qui ne sont bien souvent que des questions de point de vue personnel, malgré des circonstances extérieures identiques.

Ce qui compte, ce sont les circonstances intérieures, instinctives, leur développement et leur équilibre harmonieux rendant l'ajustement possible, permettant à l'individu de vivre bien portant, en paix avec lui-même.

C'est cet équilibre qui constitue la base nécessaire pour le rassurer des angoisses inhérentes à la vie, pour canaliser ses agressivités, pour absoudre ses culpabilités et l'empêcher d'être un déséquilibré ou un révolté, en guerre avec lui-même ou avec les autres hommes : en un mot, un malade dans un monde qu'il contagionne.

I

PREMIÈRES ARMES

Quand je dis « Premières armes », il ne s'agit pas, en fait, d'une prise d'armes avec un malade, mais de la première leçon que l'un d'eux me donna.

L'homme auquel je venais d'ouvrir la porte de mon salon était un personnage politique important que je voyais en remplacement d'un de mes patrons appelé à l'étranger.

« Docteur, me dit-il dès en entrant, ce que j'apprécie chez vous, c'est que l'on n'attend jamais. » En m'adressant ainsi la parole, il faisait résonner sa voix comme s'il se fût adressé à une nombreuse assistance. Bêtement, je me sentais vaguement flatté. Je ne savais pas encore qu'il parlait pour lui plus que pour moi.

Je venais de passer cinq ans comme interne dans les plus grands services des hôpitaux de Paris, auprès d'illustres maîtres, et, à cause de l'organisation des hôpitaux, j'avais appris à connaître plus de maladies que de malades. Or, c'était la première fois qu'Alfred Béral venait. C'était mon premier malade.

Béral était un homme d'une soixantaine d'années, pesant au moins cent kilos; il avait une moustache grise, un regard vif, et tout dans sa mise, révélait l'homme qui sait que de nombreux regards se poseront chaque jour sur sa personne.

Mon client se plaignait d'insomnies la nuit, de somnolences, au contraire, après les repas. Il se plaignait aussi d'engraisser, de perdre la mémoire, de n'être plus ce qu'il avait été... de « ne plus faire honneur à sa signature » auprès des femmes, disait-il avec un sourire pincé et d'un air entendu. J'avais envie, moi, d'ajouter : « Tout ministre que vous êtes. »

Il était difficile de lui poser des questions. Lorsque je l'interrogeais sur son régime, il disait : « Évidemment, j'aime la bonne chère et je mange beaucoup. Mais j'y suis forcé car je dois recevoir tellement de gens, maintenir des contacts, discuter des affaires. Vous savez ce que c'est, combien l'on résout plus de questions entre la poire et le fromage que dans un comité! »

Quand il s'agissait de boissons, il invoquait encore la force majeure : « Bien sûr, disait-il, je suis obligé de boire. Mais j'ai des excuses. Je vous citerai le cas du sénateur B., à qui son médecin défendit de boire, ce qui lui coûta sa campagne électorale. Vous pensez bien que je ne tiens pas à suivre son exemple et à perdre des électeurs en refusant de boire avec eux. »

Dépité, je me rejetai sur la fumée et je lui demandai combien de cigarettes il fumait par jour : « Je ne compte plus. Je ne peux pas fumer plus. »

Comme je ne pouvais rien tirer de Béral, je me mis à l'examiner. Tout chez lui aurait été normal s'il avait eu dix ans de plus, mais il était vieux prématurément. Son obésité, l'augmentation de volume de son cœur, l'assourdissement de ses bruits, la tension un peu trop haute, le foie un peu congestif, tout marquait la pléthore.

Ayant procédé à un examen minutieux, je lui dis : « Ce n'est pas étrange, Monsieur le Ministre, vous en faites trop; vous faites tourner le moteur à cent kilomètres à l'heure. Il faudrait réduire à cinquante kilomètres, diminuer en somme de 50 % vos activités. »

Il commençait à réagir. Je m'arrêtai, puis repris : « En tout cas, prenez des vacances... » Aussitôt, il m'interrompit : « Je n'ai pas pris de vacances depuis dix ans, je ne le peux pas, je ne le veux pas. Du reste, je sais que je m'ennuierais en vacances. » Et il ajouta : « Tout ce que vous me dites, je le sais parfaitement. C'est précisément parce que je ne veux pas le faire, parce que je ne veux pas réduire mon activité que je suis venu vous trouver en l'absence du professeur C. et sur l'insistance de Mme F. que vous avez si bien fait maigrir. »

Cherchant à placer un mot, je lui dis : « Oui, mais elle était coquette, elle voulait à tout prix maigrir et la coquetterie la poussait à suivre le régime. » Mais il s'obstinait : « Je ne veux pas suivre de régime. Je ne suis pas venu ici pour *me* soigner, mais pour que *vous* me soigniez. Donnez-moi une ordonnance pour me stimuler dans la journée; une autre pour dormir la nuit et des pilules pour me faire maigrir — mais pas de régime, il me serait impossible de le suivre. »

J'essayai vainement de lui expliquer que l'organisme n'est pas une cornue où l'on peut mélanger excitants et dépresseurs; qu'il faut tenir compte de l'organisme, ne pas le brutaliser, le soulager avant d'essayer de le faire répondre. Tout cela était peine inutile, la partie était perdue pour moi. Béral, dans ses propos, avait retrouvé sa confiance en lui-même, tandis que par les miens je n'avais pas répondu à son attente ni satisfait ses demandes.

Alfred Béral m'a certainement oublié. Je lui garde une grande reconnaissance. En effet, il m'avait appris que le malade se moquait de la précision de notre diagnostic; qu'il était même souvent irrité des recherches supplémentaires de laboratoire que je lui avais proposées. « A quoi bon, disait-il en substance, tout ce que je vous demande, c'est de m'aider à persister dans mes erreurs. »

Mon refus était justifié. Il faudrait donc, à l'avenir,

que je sois sur mes gardes, que j'apprenne à refuser avec diplomatie, avec fermeté aussi, à convaincre mon malade qu'il devait suivre un traitement et se soigner en collaboration avec moi.

Ma deuxième leçon, je la reçus d'une malade qui n'était pas moins instructive.

Mme de Bonneval était une femme de 52 ans qui, lorsqu'on lui demandait son âge, répondait : « Je suis dans les quarante. » Avait-elle encore ses périodes? « Je crois bien, disait-elle, et plus que jamais. »

C'était une femme qui portait bien ses 52 ans qu'elle n'avouait pas. Ses cheveux étaient teints d'un blond vif; elle avait des yeux marrons trop cerclés de noir, et elle dégageait un parfum très violent.

Tandis que je la regardais, elle me dit : « Docteur, j'ai voulu me suicider deux fois dans ma vie, pour deux hommes différents; si vous me demandiez aujourd'hui la couleur de leurs yeux, je ne saurais vous la dire. » Je n'avais pas la moindre intention de lui poser ces questions, bien que désirant m'informer sur quelques points personnels pour savoir ce qu'il en était. Mais je n'en eus pas le temps, elle enchaîna :

« Ce n'est pas pour moi que je viens vous consulter aujourd'hui. Moi, j'ai des migraines et des vapeurs lorsque je m'énerve, mais nous en reparlerons. Je ne veux pas perdre votre temps : c'est de l'homme que j'aime qu'il s'agit. Il m'inquiète, et je ne parviens pas à l'inquiéter. Édouard, à quoi bon vous dire son nom de famille qui ne signifierait rien pour vous, Édouard ne veut pas venir vous consulter. Pourtant, je lui répète chaque jour que vous avez guéri son ami Jérôme qui avait les mêmes troubles que lui. Enfin, tout ce que je puis vous dire d'Édouard, c'est que c'est un être exquis. »

« Quel âge a-t-il? » demandai-je, cherchant à interrompre ce flot de paroles.

« Il est un peu plus jeune que moi, 35 ans, c'est ce

qui me préoccupe. Je l'adore, je le soigne comme une mère, mais il perd l'appétit, je crois qu'il devient neurasthénique. Il commence à me négliger à tous points de vue, bien qu'il n'aime que moi, cela, j'en suis sûre », dit-elle avec un serrement de la voix qui trahissait une certaine hésitation. Et elle ajouta : « Il est dans la force de l'âge, vous comprenez; alors cela ne s'explique pas. Est-ce que vous ne pourriez pas lui téléphoner, le convoquer? »

Je refusai, bien entendu, lui disant que cela ne se faisait pas, que je n'avais pas l'habitude de courir après les clients et surtout de téléphoner à quelqu'un que je ne connaissais pas.

Mme de Bonneval ne se laissait pas dérouter pour si peu. Elle disait : « Venez dîner, comme un ami, vous le rencontrerez, vous l'examinerez, vous lui parlerez et vous m'expliquerez après. » Je refusai à nouveau. A bout d'arguments, elle me proposa : « Vous ne voulez pas me donner un remontant pour lui, ou un calmant (elle n'avait pas conscience de la contradiction), quelque chose d'efficace, de non dangereux, que vous puissiez lui prescrire à distance, quelque chose qui le fasse rester à la maison, pour qu'il se repose auprès de moi, qu'il ne sorte plus autant lorsqu'il est si fatigué. »

Je lui expliquai que cela aussi était impossible, qu'on ne pouvait pas donner de consultations à distance et qu'il n'existait pas de médicaments à tout faire qu'on pouvait prescrire dans n'importe quel cas.

« Que faire, que faire? dit-elle, les hommes se liguent contre moi. Vous vous soutenez les uns les autres, même sans vous connaître. »

Je lui proposai un calmant pour elle-même, la voyant si nerveuse; mais elle ne voulait rien savoir. Elle était silencieuse maintenant, et je profitai de son silence pour penser : je comprends qu'il ait assez d'elle; il cherche à s'en débarrasser; il l'abandonne progressivement, elle le pressent et ne veut pas le reconnaître.

Je fus interrompu dans ma rêverie par une soudaine exclamation :

« J'ai une idée! Une idée géniale! J'ai toujours des idées pour sortir des impasses! Docteur, dites que vous ne refuserez pas. »

Je dis que cela dépendrait et je m'empressai de formuler des restrictions; mais elle m'interrompit : « Je vais vous conduire auprès de quelqu'un qui connaît Édouard mieux que moi et qui pourra vous éclairer sur son cas, mieux que lui-même peut-être. Chez Mme Zénon. »

Je connaissais en effet de réputation Mme Zénon. Cette femme au nom inspiré de la mythologie, nom de guerre sans doute, était la grande voyante en vogue. Chez elle se pressaient les femmes du monde, les hommes politiques, les hommes d'affaires, avant de prendre des décisions. Chaque année, en fin d'année, elle se livrait à une prévision pour l'année à venir.

Je commençai par refuser. Mme de Bonneval me dit : « Mais vous ne voulez donc pas m'aider? Vous savez, c'est une femme remarquable. D'ailleurs, elle m'a dit qu'elle soignait beaucoup de vos malades, et je vous assure, cela vous intéressera de la connaître. »

Sachant que c'était vrai et, poussé un peu par la curiosité, j'acceptai.

« Elle prendra votre heure, dit Mme de Bonneval, c'est une amie. » Je proposai trois heures, le lendemain. « Entendu, dit-elle, sauf avis contraire, et je ne vous en donnerai pas, c'est entendu. Voulez-vous que je passe vous prendre? » — « Non, dis-je, j'irai de mon côté en sortant de l'hôpital. »

Sur la physionomie de Mme de Bonneval apparut une grande détente. Elle me remercia avec effusion. Je lui avais sauvé la vie pour vingt-quatre heures, car à nous deux, la voyante et moi, nous pourrions sûrement résoudre ses problèmes.

Le lendemain, j'arrivai à trois heures au premier étage d'un petit hôtel situé dans une toute petite rue

en pente au voisinage du quai de Passy, et j'entrai dans un salon qui me parut caractéristique par son air provincial, poussiéreux et confiné. Il y avait trop de choses pour une pièce aussi petite; des petites tables, des petites chaises, des petits bronzes, mais à profusion.

La maison était silencieuse, il y avait de nombreuses photographies, des photographies de famille, elle respectait le secret professionnel, car il n'y avait aucune photographie des célébrités qui se vantaient d'aller chez elle.

Ma malade était déjà arrivée et elle était déjà dans le salon de consultation de la voyante; on m'introduisit donc aussitôt, elle me présenta.

Je vis une petite femme ratatinée, avec des cheveux gris bouffants; elle avait le regard perçant et me donna une poignée de mains molle, comme si elle ne voulait pas dépenser inutilement des forces musculaires, pour concentrer toutes ses forces nerveuses et spirituelles. Je dois dire que j'étais un peu prévenu contre elle et que je regrettais déjà de m'être engagé dans cette histoire et dans cette perte de temps. Je devais bientôt changer d'avis.

« Vous permettez, docteur, dit-elle en m'offrant un siège, je voudrais d'abord poursuivre l'interrogatoire de notre malade commune pour savoir où elle en est aujourd'hui. » Et elle continua sa consultation. Il m'est impossible de qualifier autrement ce qu'elle faisait devant moi. C'était une parfaite consultation et un parfait interrogatoire de médecin.

« Où en sommes-nous depuis la dernière fois? » dit-elle en s'adressant à la malade. « Voyons cela », et elle lui prit la paume de la main, la regarda attentivement, s'aida d'une loupe et poussa quelques interjections, quelques soupirs; le silence devenait pesant, et devant la qualité des soupirs, des silences et des interjections, Mme de Bonneval ne put pas s'empêcher de révéler ce qu'elle avait sur le cœur. De temps en

temps, Mme Zénon posait une question brève, donnait une confirmation, une orientation, tout cela avec une perfection digne du meilleur psychanalyste. Elle parlait très peu, elle savait provoquer les confidences, les écouter, en tirer les conclusions qui étaient prises pour de la voyance.

Elle disait par exemple : « Je vois une autre femme dans la vie d'Édouard ; elle est jeune, elle est brune, elle est mince (l'opposé de notre cliente). » Je dois dire que moi, assis dans mon coin, je la voyais aussi cette jeune femme.

Puis Mme Zénon arrivait progressivement à ses conclusions, elle disait : « Vous avez la main nerveuse, il faut que vous ayez la main plus douce, plus souple, avec lui surtout, avec Édouard ; c'est un cheval qui a la bouche tendre, il faut le tenir, mais qu'il ne puisse pas s'appuyer sur le mors, qu'il ne puisse pas prendre le mors aux dents, qu'il ne se sente pas en prison, en surveillance chez vous, vous avez trop de temps à lui consacrer, trop de temps pour lui, occupez-vous en dehors de lui, prenez un air détaché, détachez-vous même. Il tient à vous, mais il sait qu'il vous est indispensable. Donnez-lui la peur de vous perdre et le besoin, sinon le désir, de vous reprendre. »

A ce moment, Mme de Bonneval, un peu affolée, interrompit : « Mais si... »

« Il n'y a pas de mais si, reprit rapidement Mme Zénon, car s'il ne vous aime plus, il vaut mieux l'abandonner tout de suite et avoir le beau rôle. »

Elle terminait ainsi par une flatterie d'amour-propre pour consoler un amour savamment ébranlé par une vérité évidente. Immédiatement rassérénée, Mme de Bonneval voulut lui parler d'Édouard et surtout demander à Mme Zénon qu'elle me parle de ce fameux Édouard. Mme Zénon accepta : « Mais, dit-elle, pas devant vous, nous aussi nous avons notre secret professionnel, est-ce que vous aimeriez que je parle de vous devant un tiers que vous ne connaissez

LÉON BINET

Les Scènes de la Vie animale
 Les Animaux au Service de la Science
 Regards sur l'Organisme vivant
(Invitation à la Physiologie)

SIGMUND FREUD

Trois Essais sur la Théorie de la Sexualité
 Le Rêve et son Interprétation
 Un Souvenir d'Enfance de Léonard de Vinci
 Ma Vie et la Psychanalyse, *suivi de* Psychanalyse et Médecine
 Le Mot d'Esprit et ses Rapports avec l'Inconscient
 Délire et Rêves dans la *Gradiva* de Jensen
 Essais de Psychanalyse appliquée
 Nouvelles Conférences sur la Psychanalyse
 Métapsychologie
 Moïse et le Monothéisme

JEAN ROSTAND

Biologie et Médecine
 Hérité et Racisme
 La Vie des Vers à Soie
 L'Homme
 Charles Darwin
 Esquisse d'une Histoire de la Biologie

WILHELM STEKEL

La Femme frigide
 L'Éducation des Parents
 Lettres à une Mère
à paraître
 Onanisme et Homosexualité
 L'Homme impuissant